Ami du Clergé du 7 février 1929

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Décalogue. — V. *1er Commandement :* La foi, 81.
Sur le présent et l'avenir du Catholicisme. — III. Les conséquences d'une disparition du Catholicisme, 83 — IV. Le Catholicisme en France, 86.
Les Litanies de S. Joseph — I. *S. Joseph, priez pour nous* Le nom de Joseph, 90
Lectures sur sainte Jeanne d'Arc — VII. Départ de Domremy, 93. — VIII. A Toul et à Nancy, 95.

COURS DE PRONES SUR LE DÉCALOGUE

V

Premier commandement

LA FOI

Mes frères,

Après vous avoir parlé de la loi morale en général, nous allons en étudier les préceptes particuliers formulés dans les commandements de Dieu.

Le premier commandement nous ordonne d'adorer Dieu, c'est-à-dire de le reconnaître et de le révérer comme le Créateur et le Souverain Seigneur de toutes choses.

Nous devons en effet respecter tous les êtres qui nous sont supérieurs, soit par leur dignité soit par leur vertu, et les honorer dans la mesure où ils nous sont supérieurs. Ainsi, dans l'ordre civil, nous révérons le Chef de l'Etat plus que le préfet du département ; dans l'ordre religieux, Mgr l'Evêque plus qu'un simple prêtre ; dans l'ordre militaire, un général plus qu'un sous-officier ; dans l'ordre de la famille, notre père plus qu'un frère aîné ; dans l'ordre de la sainteté, la Sainte Vierge plus que les autres saints.

Or Dieu étant infiniment parfait, et comme tel infiniment au-dessus de nous, Dieu étant d'autre part le premier auteur de notre existence et à ce titre ayant sur nous une autorité antécédente et supérieure à toutes les autres, l'hommage que nous lui rendons doit dépasser sans comparaison tous les hommages que nous rendons aux créatures. Cet hommage exceptionnel et unique s'appelle l'*adoration*. Cette adoration par laquelle nous reconnaissons et révérons Dieu comme le Créateur et le Souverain Seigneur de toutes choses n'est due et ne doit être rendue qu'à lui. La rendre aux créatures serait un mensonge en même temps qu'un outrage à Dieu. Aussi Notre-Seigneur répond-il au démon qui, dans le désert, lui demande de l'adorer : « Retire-toi, Satan, car il est écrit : « Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous ne servirez que lui seul. » (Math., IV, 10).

Tout en nous, notre âme comme notre corps, est l'œuvre de Dieu : tout en nous doit donc l'adorer. Notre âme le fait intérieurement par la foi, l'espérance et la charité, c.-à-d. en croyant en lui, en espérant en lui et en l'aimant. Notre corps le fait extérieurement par la vertu de religion.

Nous parlerons aujourd'hui de la foi et nous dirons comment le premier commandement nous fait un devoir de nous *instruire* des vérités de la foi, de les *croire* et de les *professer*.

I

Nous devons nous instruire des vérités de la foi. Comment, en effet, les croire si nous ne les connaissons pas ? Nous ne sommes pas tenus toutefois de les croire toutes de la même manière. Il en est que nous devons connaître et croire *explicitement*, c.-à-d. en particulier et dans le détail, et d'autres qu'il suffit de croire *implicitement*, c.-à-d. en général, comme on le ferait par cette formule : « Je crois tout ce que l'Eglise croit et enseigne. »

Pour être sauvé, tout chrétien doit savoir et croire d'une manière explicite les vérités suivantes : 1° l'existence d'un Dieu unique qui a tout créé et qui gouverne tout par sa Providence ; 2° l'immortalité de l'âme et l'existence d'une autre vie où Dieu récompense les bons et punit les méchants : « Sans la foi, dit S. Paul, il est impossible de plaire à Dieu, car il faut que celui qui s'approche de lui croie qu'il existe et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent. » (Hébr., XI, 6).

La connaissance de ces vérités fondamentales est, pour tous ceux qui ont l'usage de la raison, nécessaire de nécessité de *moyen*, c.-à-d. qu'il n'y a pas moyen, qu'il n'est pas possible d'être sauvé si on les ignore.

A ces deux vérités, d'après la plupart des théologiens, il faut ajouter les deux principaux mystères de la religion : la Sainte Trinité et l'Incarnation.

Mais ce n'est pas tout. Chaque chrétien doit également connaître de nécessité de *précepte*, au moins quant à la substance, et croire explicitement : 1° les douze articles du Symbole ; 2° l'Oraison dominicale ; 3° les commandements de Dieu et de l'Eglise ; 4° la doctrine de l'Eglise sur les sacrements de baptême, de pénitence et d'Eucharistie que tout le monde est obligé de recevoir, la connaissance des autres sacrements n'étant obligatoire que pour ceux qui les reçoivent ; 5° enfin les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition.

J'ai dit que la connaissance de ces vérités est nécessaire de nécessité de précepte, c.-à-d. que l'Eglise fait un précepte grave à tous ses enfants de connaître ces vérités s'ils sont à même de le faire. Il peut s'en trouver dont l'intelligence soit tellement bornée, dont la mémoire soit tellement ingrate qu'ils demeurent incapables d'apprendre ces vérités ou de s'en souvenir. Dans ce cas, ils ne font pas de péché en les ignorant. Par contre, ceux qui les ignorent par leur faute commettent un péché mortel Ils demeurent en état de péché mortel et par conséquent en état de damnation tant qu'ils n'ont pas mis fin à cette ignorance, soit en étudiant ces vérités s'ils ne les ont jamais sues, soit en se les remémorant s'ils les ont oubliées.

Vous voyez, parents chrétiens, combien c'est un devoir grave pour vous d'enseigner les prières à vos

enfants dès qu'ils sont capables de les retenir et pourquoi il faut les envoyer au catéchisme dès qu'ils sont en âge de le fréquenter. Vous comprenez également la gravité de l'obligation qui incombe à chacun de vous de ne pas oublier ces prières que vous avez apprises et cet enseignement religieux que vous avez reçu dans votre enfance. Redites-les chaque jour, ces formules de notre foi, dans vos prières du matin et du soir ; relisez de temps en temps votre catéchisme ou quelque autre livre d'instruction religieuse ; assistez surtout, chaque dimanche, aux instructions qui vous sont adressées ; alors vous ne ressemblerez jamais à ces impies qui blasphèment ce qu'ils ignorent et saurez que penser de leurs insanités ; alors surtout vous ne serez jamais comme ces pauvres chrétiens qui, venant se confesser pour se marier ou se confessant avant de mourir, ne savent même plus ce qu'est Dieu, quels sont ses commandements et en quels termes il faut lui demander pardon.

II

Il ne suffit pas de connaître les vérités de la foi, il faut les croire.

Il faut les croire tout d'abord d'une foi *surnaturelle*, c.-à-d. parce que c'est Dieu qui nous les a révélées et que Dieu, étant la vérité même, ne peut ni se tromper ni nous tromper. C'est à cette condition seulement que notre acte de foi est un acte d'adoration, c.-à-d. un hommage rendu à la science infinie de Dieu et à sa souveraine véracité.

Ces vérités, il faut les croire *toutes*. On doit par conséquent « croire de foi divine et catholique tout ce qui est contenu dans la parole de Dieu écrite ou transmise par la tradition et que l'Eglise, soit par un jugement solennel, soit par son magistère ordinaire et universel, proclame devoir être cru comme divinement révélé. Seuls le Concile Œcuménique et le Pontife Romain parlant *ex cathedra* ont le pouvoir de prononcer ce jugement solennel. On n'est obligé de tenir une doctrine pour dogmatiquement déclarée ou définie que si le fait de cette déclaration ou définition est certain. » *(Codex,* canon 1323). « Il ne suffit pas d'éviter l'hérésie, il faut aussi fuir avec soin les erreurs qui en approchent plus ou moins. Tous doivent donc se soumettre aux constitutions et décrets du St-Siège proscrivant ces doctrines perverses. » (Canon 1324).

Il faut enfin croire d'une foi *ferme*, excluant tout doute. Hésiter à croire l'une ou l'autre des vérités que Dieu nous a révélées serait supposer que Dieu a pu en nous révélant ces vérités se tromper ou nous tromper, commettre une erreur ou dire un mensonge. Les deux suppositions sont également injurieuses pour lui.

Remarquez toutefois qu'il faut distinguer entre les doutes involontaires et les doutes volontaires.

Il peut arriver que votre esprit, en considérant les mystères de notre sainte religion, soit assailli par des doutes. Vous n'êtes pas seuls à éprouver ces tentations, les plus grands saints les ont ressenties. Comme vous, ils ont, eux aussi, en voyant les épreuves des bons, le triomphe des méchants, les apparentes injustices de la Providence, senti parfois leur foi chanceler, mais si, comme eux, ces tentations vous affligent, si vous désavouez aussitôt par un bon acte de foi les doutes qui se présentent à votre esprit, vous n'avez pas commis de péché ; au contraire, vous avez honoré Dieu par la soumission de votre raison qui accepte de croire sans comprendre ce que la foi lui enseigne.

Les doutes qui offensent Dieu sont les doutes *volontaires,* ceux auxquels on s'arrête, auxquels on consent. Ils constituent une grave injure envers Dieu et un péché mortel.

Quelle est la cause ordinaire de ces doutes ? — La lecture des mauvais livres et des mauvais journaux, la fréquentation des incrédules, des hérétiques, des gens sans foi ni religion. Leurs propos impies tuent la foi en nous ; en tout cas, ils l'ébranlent, ils la troublent et font naître en nous ces doutes qui offensent Dieu et compromettent notre salut. Sous peine de pécher contre le premier commandement, nous devons donc éviter ces lectures, fuir ces compagnies qui constituent un danger pour notre foi.

III

Enfin, le premier commandement nous oblige à *professer* notre foi. « Les fidèles, dit le Code de droit canon, sont tenus de confesser ouvertement leur foi chaque fois que leur silence, leurs tergiversations ou leur manière d'agir impliqueraient la négation de la foi, le mépris de la religion, l'outrage de Dieu ou le scandale du prochain. » (Canon 1325).

Comment professer notre foi ? — C'est en pratiquant bravement notre religion devant les hommes. Le père, la mère qui, chaque matin et chaque soir, se met à genoux devant ses enfants et prie Dieu avec eux professe sa foi ; le chrétien qui salue la croix lorsqu'il la rencontre en tête d'un cortège religieux ou sur le bord de son chemin, professe sa foi ; le chrétien qui assiste aux offices le dimanche, qui se confesse et communie à Pâques et même plus souvent, professe sa foi ; le chrétien qui ne craint pas de déployer son journal catholique, d'affirmer ses convictions religieuses, de défendre ses croyances attaquées, professe sa foi. « Les catholiques, toutefois, doivent se garder d'accepter des discussions ou conférences surtout publiques avec les non-catholiques sans la permission du St-Siège ou, en cas d'urgence, de l'évêque. » (Canon 1325).

L'obligation de professer notre foi ne nous ordonne pas toujours des actes positifs : nous n'y sommes tenus que quand les circonstances l'exigent. Ce qui est obligatoire à tout instant, c'est de ne rien dire et de ne rien faire qui puisse être considéré comme un reniement de notre foi.

Ceux-là pèchent donc contre le premier commandement qui parlent mal de la religion, qui nient publiquement les vérités qu'elle enseigne, qui écoutent ceux qui parlent ainsi, qui, ayant autorité pour leur imposer silence, ne le font pas, qui tout au moins, ne protestent pas par un silence attristé contre les impiétés qu'ils entendent, qui, à plus forte raison, en sourient et les approuvent.

Ceux-là pèchent contre le premier commandement qui, par respect humain, n'osent pas remplir leurs

devoirs religieux, dire leur *Benedicite* et leurs grâces, assister aux offices, faire leurs Pâques. Il ne suffit pas, lorsqu'on se confesse, de déclarer qu'on a omis ces devoirs, il faut ajouter qu'on les a omis par lâcheté et respect humain.

Ceux-là pèchent enfin contre le premier commandement qui, par peur de passer pour catholiques, n'osent saluer le prêtre, ni fréquenter les réunions qu'il organise. Seuls avec lui, ils sont heureux de lui serrer la main ; en public, ils font semblant de ne pas le voir, imitant S. Pierre qui, dans l'intimité, saluait Notre-Seigneur comme le Christ, le Fils du Dieu vivant, et qui, dans la cour de Caïphe, répondait par trois fois : « Je ne connais pas cet homme. »

Ne soyez pas de ceux-là. Soyez partout des catholiques courageux. Souvenez-vous que Notre-Seigneur a dit : « Celui qui aura rougi de moi devant les hommes, moi aussi je rougirai de lui devant mon Père ; au contraire, celui qui m'aura confessé, c.-à-d. qui m'aura reconnu et adoré devant les hommes, moi aussi je le reconnaîtrai comme mien devant mon Père. » Ainsi soit-il.

SUR LE PRÉSENT ET L'AVENIR DU CATHOLICISME

III

LES CONSÉQUENCES D'UNE DISPARITION DU CATHOLICISME

Mes frères,

Malgré tant d'idées soulevées contre lui, tant de haines et tant de persécutions, le Catholicisme vit et n'a rien perdu de sa vitalité. C'est un bonheur pour le monde, car il est certain, — et c'est ce que je veux vous montrer aujourd'hui, — que sans lui le monde serait perdu.

Voltaire disait en substance : « L'humanité porte en elle-même le moyen d'améliorer sa condition. Qu'elle s'affranchisse de toutes les religions et surtout de la superstition chrétienne, source de tous ses maux, qu'elle obéisse aux ordres de sa seule raison, elle verra s'accomplir la merveille des plus heureux progrès matériels et moraux. » Ce que disait l'ennemi le plus acharné de l'Eglise, beaucoup l'ont pensé et redit après lui, et c'est encore le langage d'un grand nombre de libres-penseurs de notre temps.

Ceux-là méconnaissent la vertu civilisatrice du Christianisme et de l'Eglise ; ils ne voient pas que notre Religion est le rouage essentiel de la vie humaine et de la vie sociale, le ferment et le principe du progrès spirituel et, par là, la cause profonde de tous les progrès. Elle l'a prouvé au commencement, lorsque avec les débris de l'Empire Romain et les Barbares venus des steppes, elle a formé les peuples modernes, aboli l'esclavage, donné une conscience à l'Europe, élevé les âmes à une hauteur d'idéal inconnue ou jamais atteinte jusque là. Les plus grands historiens en conviennent, l'avouent ou le proclament : le Catholicisme n'a rien fait de moins que de sauver le monde !

Voilà ce que le Catholicisme a fait dans le passé, voilà ce qu'il fait encore.

Supposons maintenant que, par impossible, l'Eglise succombe, et que le Catholicisme périsse et disparaisse : qu'arriverait-il ?

I

La disparition du Catholicisme, Messieurs, serait d'abord une chute vertigineuse des âmes, au moins des âmes élevées, dans le désespoir.

« En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, écrivait Pascal, en regardant tout l'univers muet, et l'homme sans lumière, abandonné à lui-même et comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, incapable de toute connaissance, j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui s'éveillerait sans connaître où il est, et sans moyen d'en sortir [1]. » Pascal a raison : dans cette ignorance de ce qui lui importe surtout de savoir, l'homme est comme suspendu sur un abîme, perdu dans les ténèbres. Or, il n'y a au monde, pour l'arracher à son angoisse en l'éclairant sur son origine, ses devoirs, sa vie, sa destinée, son au-delà, il n'y a que le Catholicisme. Lui seul tient la solution des problèmes vitaux qui tourmentent l'humanité ; lui seul a, comme le dit l'Evangile, « les paroles de la vie éternelle. » Lui seul, avec sa Croix et son Eucharistie, a les consolations que l'âme appelle dans les épreuves. Je lisais naguère le récit que nous a laissé le grand journaliste hongrois Rakosi, de son emprisonnement par les bolchévistes de Bela Kun. Il y avait, dans la prison, des évêques, des juges, des magnats, des banquiers, des ministres, des propriétaires, des paysans, des journalistes, tous menacés d'une mort atroce. « L'âme était une, écrit Rakosi, la pensée semblable, l'esprit identique. Tous nous allions ensemble à la messe, tous s'agenouillaient devant la croix du Christ, et quand nous nous relevions, des larmes nous mouillaient les yeux. » C'étaient, ajoute-t-il, d' « émouvants dimanches. »

La foi catholique ne nie pas la douleur, comme telle philosophie d'ailleurs presque toujours inefficace ; elle l'explique, elle la justifie et en fait un moyen de perfectionnement et de salut. Quiconque souffre à sa manière se sanctifie et se sauve. Par là, elle ne rend pas seulement la souffrance supportable, elle la fait aimer. Nos saints, légion innombrable d'âmes héroïques, en sont la preuve.

C'est la présence du Catholicisme qui maintient cette conception de la douleur parmi les hommes. Disparu de la terre, l'humanité devrait souffrir sans consolation.

Ce n'est pas tout, Messieurs.

On nous dit : « Que le Catholicisme disparaisse, la raison triomphera, la science maîtresse sera le seul guide des hommes ; les dogmes ne pèseront plus ni sur leur esprit ni sur leur conscience. » C'est entendu. Mais après ?

[1] *Pensées*, édit. Brunschvicg, XI, 693.

Il est un élément qu'on ne peut dissoudre : c'est le sentiment religieux. Ce sentiment primordial, indéracinable, souverain, conservera ses exigences. Comment se satisfera-t-il ?

Notez que le Catholicisme disparu, toutes les confessions chrétiennes disparaissent du même coup, car celles-ci n'existent que pour le contredire. Le jour où il succombe, le protestantisme n'a plus sa raison d'être, l'orthodoxie non plus, car le protestantisme et l'orthodoxie ne sont que des sectes, et une secte ne peut plus vivre quand s'abat le système religieux dont elle est issue. Les branches mortes tombent avec l'arbre mort. Alors quoi ?...

On verra « pulluler avec les religions nationales provisoires, toutes les formes monstrueuses d'idées religieuses suscitées par le sentiment désorganisé : superstitions, théosophies, culte de l'humanité, culte du *moi* ou de l'instinct égoïste et passionnel, magie, satanisme, spiritisme, divination par les médiums, les hystériques, les tables tournantes, les pythonisses, les cartes, le marc de café, — toutes les sorcelleries que même la discipline catholique n'a pu extirper, ni supprimer tout à fait, en donnant de justes orientations au sentiment qui les inaugure [1]. »

Les récentes persécutions contre l'Eglise catholique, en France, ont déjà produit chez nous, dans une trop large mesure, toutes ces déviations du sentiment religieux. Allez à cette heure en Russie soviétique : de l'aveu même des dirigeants bolchévistes, vous y verrez s'étaler des superstitions absurdes et infâmes, résultat de l'athéisme matérialiste imposé aux foules par un gouvernement de criminels et d'insensés.

On peut prévoir cependant un état plus abject de l'humanité dû au progrès de la science relativiste, excellente en soi, mais pernicieuse, si on l'oppose à la connaissance transcendante de la réalité religieuse. Quel ? Je vais vous le dire.

« L'homme s'adapterait pour son « bien-être » à sa planète, laissant mourir en lui sa raison en tant qu'instrument universel. Il ne voudrait plus que proportionner son action aux conditions physiquement ambiantes et saurait de mieux en mieux le faire ; et comme l'animal, par une sagacité naturelle, proportionne exactement son action aux réactions de son milieu, par une sagacité apprise l'homme pratiquerait la même vie sur le plan intellectuel. D'animal raisonnable, c'est-à-dire métaphysique et religieux, par une récurrence évoluée, il deviendrait simple animal intellectuel. C'est peut-être ce que l'Apocalypse a prévu, en disant que les hommes de la fin du monde auraient sur le front « le signe de la bête. » La liberté de pensée négative aurait son aboutissement naturel dans le néant de la pensée [2]. »

Le Catholicisme disparu, c'est le soleil absent non seulement pour la vie morale ; c'est le soleil absent pour la pensée elle-même. Le Catholicisme est le gardien du bon sens et, en même temps, si l'on me permet ce langage, le garde-fou qui sauve l'esprit de l'orgueil et du vertige. Lui seul a les règles qui dirigent les âmes simples dans les sentiers solides et sûrs ; lui seul possède une philosophie où l'esprit chercheur puisse se reposer [1].

En somme, la disparition du Catholicisme serait l'anéantissement de la Civilisation elle-même dans ce qu'elle a de plus élevé. Ce qui me reste à vous dire confirmera cette affirmation qui vous paraît peut-être trop radicale et prématurée.

II

L'Eglise et le Catholicisme vaincus, disparus, une autre conséquence sortirait de leur ruine : la défaite et la disparition de la morale.

« Vous êtes la lumière du monde, » a dit Jésus à ses disciples, et c'est vrai : l'Eglise catholique est le flambeau des intelligences ; où ce flambeau ne brille pas, les esprits tâtonnent dans les ténèbres et cherchent une vérité qu'ils n'y peuvent trouver. Il a ajouté : « Vous êtes le sel de la terre, » et c'est plus vrai encore : où ce sel n'a pas été semé, la corruption naît et se répand, parce que la nature, privée du surnaturel, ne peut qu'être corrompue.

Un écrivain contemporain notable a écrit, dans un précieux petit livre où il explique pourquoi il est catholique, ces lignes loyales et bien significatives : « En me donnant une morale indiscutée, l'Eglise catholique a assuré à tous mes actes une direction infaillible. Quand je me suis égaré, c'est parce que j'ai été infidèle à ses enseignements, et quand j'ai été dans le droit chemin, c'est qu'elle m'y a amené et m'y a maintenu, car elle seule pouvait le faire [2]. »

Parole profonde, vécue et combien vraie !

— N'y a-t-il donc de bien et de vertu que dans le catholicisme ?

— Je ne dis pas cela. Il y a de belles âmes hors de l'Eglise ; on rencontre, hors de son sein, des croyances sincères et d'authentiques vertus. Mais outre que ce bien qu'il n'est que juste de reconnaître est exceptionnel, il disparaîtrait par la force des choses le jour où l'Eglise ne serait pas là. C'est que l'Eglise est comme un soleil au-dessus de l'Humanité ; c'est qu'elle éclaire et réchauffe les âmes de bonne volonté, même à leur insu ; c'est que son esprit pénètre, par une sorte d'endosmose spirituelle, partout où il y a des hommes. L'Eglise absente, encore une fois, c'est le soleil absent.

On nous prône aujourd'hui, par opposition à la morale qu'elle enseigne, une morale laïque, positiviste, sans Dieu. Morale dangereuse qui se détruit elle-même et aboutit fatalement à l'immoralité. C'est qu'il n'y a pas de morale sans Dieu, parce qu'il n'y a pas de morale sans loi, et que Dieu seul a droit à l'obéissance. Or, là est la force de la morale catholique : « Toutes ses parties, tous ses ordres, toutes

[1] Georges Dumesnil, *La Question religieuse*, p. 1-2.
[2] *Ibid.*, p. 104-105.

[1] « Il me semble, dit à ce propos Jacques Debout, que si j'étais un incroyant, mais sincèrement épris de pensée, devant tant d'audace intellectuelle, devant une si formidable construction de lumière, devant une pareille glorification du Créateur et de la créature, devant cette adoration qui n'exclut pas, mais qui attire la raison, devant cette fusion merveilleuse de ce qui me semblait les contradictions les plus sublimes, oui, même si j'étais incroyant je tomberais à genoux. Et c'est en pleurant d'enthousiasme que je te verrais passer, parmi les vagues écumantes et vaincues, ô le plus grand vaisseau de la Pensée, ô toi dont le pilote est Simon le pêcheur, Eglise catholique, apostolique et romaine ! »
[2] Jean Guiraud, *Pourquoi je suis catholique.*

ses défenses, tous ses conseils, toutes ses promesses et toutes ses menaces sont comme les multiples rayons jaillissant d'un centre unique, *Dieu*, où ils puisent pleinement leur lumière et leur efficacité [1]. »

Ainsi, arracher Dieu à la morale, arracher à celle-ci le principe où toutes ses conclusions puisent leur force et leur lumière, c'est lui arracher le cœur et lui enlever toute vitalité, donc toute influence sur les âmes.

Nous savons bien, au surplus, qu'il n'y en a pas d'autre ; que la morale dite laïque n'est ni faite ni à faire ; qu'il n'y a rien à espérer de la science pour la direction des vies humaines ; qu'il nous faut vivre, en attendant que les chercheurs aient trouvé des règles introuvables ; que seule enfin, notre morale est fondée et efficace, au milieu du désarroi de toutes les morales humaines, et qu'elle est la seule morale vraie et éternelle.

Le Catholicisme présent et vivant, il y a un gardien de cette morale éternelle, un gardien fidèle et incorruptible ; le Catholicisme disparu, il n'y a plus rien ni personne pour la maintenir, et l'humanité tombe, tombe jusqu'à la bestialité.

III

Au point de vue social, les conséquences prévisibles d'une disparition du Catholicisme sont telles qu'on ose à peine les envisager.

Tout le monde sait qu'étant le Christianisme intégral, il est l'obstacle le plus insurmontable au désordre, l'ennemi le plus intraitable de tous les excès comme de toutes les erreurs, le gardien le plus incorruptible de toutes les vérités divines et humaines [2].

C'est bien l'heure, Messieurs, de rappeler cette vérité capitale. « Partout se décide un mouvement social qui, prenant naissance dans les couches les plus profondes des masses humaines, prépare des changements dont, au dire de Balmès, les changements survenus dans le passé ne nous donnent aucune idée. Si le Christ ne le dirige pas, en le maintenant en de justes limites, les pires catastrophes sont réservées à l'humanité et l'édifice de la civilisation péniblement élevé par des siècles de labeur, s'écroulera. Les esprits réfléchis et familiarisés avec les réalités entrevoient le danger et se tournent, inquiets, vers le phare allumé par Jésus ici-bas, pour que le vaisseau qui porte l'humanité ne soit pas brisé par les écueils [3]. »

Ces paroles sont d'un évêque ; les suivantes sont d'un philosophe incroyant : « Si, écrit-il, la démocratie ne trouve un remède à l'état de choses qui va s'aggravant chaque jour, ou bien elle retournera à la seule force organisée qui nous reste, nous voulons dire à l'Eglise catholique ; ou bien elle sombrera dans la tempête déchaînée par la lutte sans noblesse, et sans pitié, pour le plaisir et le bien-être [4]. »

Voulez-vous d'autres témoignages encore ? — Un sociologue des plus distingués, dans son brillant essai intitulé *La Clef du Progrès universel*, démontre, avec une grande richesse d'arguments, la corrélation qui existe entre les progrès du Catholicisme et les progrès de la Civilisation. Le Catholicisme est, selon lui, le grand initiateur du Progrès. Toutes les nations modernes qui ont traversé ou qui traversent des périodes de civilisation vraiment brillante et féconde, même si elles paraissent négliger et combattre le Catholicisme, lui doivent le principe et, pour ainsi dire, le ferment du Progrès. Admise cette thèse qui est très soutenable, il faudrait donc conclure que la disparition du Catholicisme entraînerait avec elle une régression certaine de l'humanité vers la barbarie [1].

C'est ce que voit et exprime clairement un autre sociologue d'aujourd'hui : « Je crois, écrit-il, que seule une *rechristianisation* des élites, et par elles plus tard des masses, peut parvenir à remonter le courant ; je crois que, sans cela, nous allons d'un élan fatal à des dictatures, prolétariennes ou capitalistes, susceptibles de ruiner la personnalité humaine et la civilisation européenne, telle que nous l'avons reçue de nos ancêtres [2]. »

C'est que, seul, le Catholicisme soutient l'homme efficacement dans le chemin de la probité et des autres vertus sociales ; c'est que, seul, il maintient, inébranlable, le fondement de la famille ; c'est que, seul, il assure, quand il est sincèrement pratiqué, la fécondité du foyer familial et jusqu'à sa persistance ; c'est que, seul, il garantit l'autorité du père et de la mère et, par là-même, leur liberté et leur dignité ; c'est que, seul, « au nom de la justice et de la charité, il nous fait un devoir de remplir, envers tous les membres du corps social, tous les devoirs d'une entr'aide mutuelle et fraternelle ; c'est que, seul, enfin, il nous suit sur tous les chemins et les terrains de la vie, nous éclairant de sa lumière et nous soutenant de sa force. De là, cette pensée tant de fois exprimée par les penseurs d'aujourd'hui épouvantés du désordre où nous vivons : « Le Catholicisme est indispensable au redressement de notre monde ou à la naissance de celui qui doit sortir du chaos [3]. »

Comme vous le voyez, Messieurs, l'exclusion de la vérité et de la morale catholique — au fond la seule qui tienne, — c'est la ruine de toute civilisation, de toute intellectualité et de toute morale, et bientôt, comme en Russie soviétique, l'avènement de la barbarie, de la sauvagerie, du sadisme, du banditisme, du désespoir.

La barbarie : il n'y a pas de civilisation où il n'y a pas de règle de vie.

La sauvagerie : les sauvages vivent sans lois, ignorants des premiers principes de l'ordre et de la vie en société.

Le sadisme : les plus bas instincts déjà si difficiles à réprimer avec le secours surnaturel que

[1] F. de Barvaux, *L'erreur positiviste.*
[2] Mgr Pie.
[3] Mémoire de Mgr Mignot au cardinal Ferrata.
[4] Payot, *L'Education de la Démocratie.*

[1] « Culte et culture (civilisation), qui se rapporte à la même racine verbale, ont aussi une commune origine dans la sainteté de la foi religieuse. Les peuples qui ont renoncé à leurs croyances religieuses et traditionnelles n'ont pas tardé à déchoir de la *culture* intellectuelle et morale dont le *culte* est la condition essentielle. Ils sont devenus des peuples sauvages, et plus la religion baisse et s'altère chez eux, plus aussi la décadence morale et intellectuelle devient profonde. » (Hettinger, *Apolog.*, p. 397).
[2] *Les Lettres* du 1er juin 1928, Réponse de B. Fay.
[3] J. Guiraud, *Pourquoi je suis catholique.*

nous donne la foi, ne peuvent manquer de triompher, ravalant l'homme au-dessous de la bête.

Le banditisme : le principe de propriété démoli, l'homme ne relève plus de la justice, et tout appartient à tous. Chacun a donc le droit de s'emparer de ce qu'il lui plaît.

Le désespoir : l'absence de toute loi morale produit l'anarchie dans l'âme individuelle et dans la société, et l'anarchie ne peut enfanter que la douleur sans remède : on n'a pas le courage de vivre, on se tue [1].

Terrible tableau !... Sans doute. Mais, Messieurs, ce tableau répond à une réalité certaine. Un grand peuple depuis 1917 en fait l'épouvantable expérience.

* *

Voilà, Messieurs, ce qui arriverait fatalement, si les ennemis de l'Eglise catholique réalisaient leur rêve d'anéantissement. Il n'y a pas à se demander ce que, dans cette hypothèse, notre monde deviendrait. Il est patent qu'il serait submergé par les fléaux que je viens d'énumérer. Nuit complète dans les esprits, dans les cœurs et dans les consciences. — Le dogme catholique fournit à l'esprit les vérités majeures, les principes sûrs qui canalisent et dirigent la pensée ; ce dogme irremplaçable oublié, l'esprit n'a plus de direction et marche à l'aventure à travers les plus monstrueuses erreurs. — La morale catholique nous donne des règles de bonne conduite : cette morale oubliée, le cœur et les sens perdent leur équilibre et vous allez fatalement à l'ignominie et à la mort. Sans compter que vous découronnez la vie de toute sa poésie, car, en supprimant le catholicisme, vous avez tari la source des belles images, des nobles émotions et des exaltations réconfortantes et sublimes.

D'un mot : évincez le catholicisme de la société, la société s'affaiblira graduellement et finira par périr.

Mais, j'ai hâte de le dire, ces prévisions ne se réaliseront pas. Outre que, comme l'a dit Chateaubriand, « le Christianisme intellectuel a ses racines dans le ciel et ne peut périr, » d'une part, les armes dont on se sert pour l'attaquer et le détruire sont trop faibles ; et d'autre part, les faits sont là qui attestent sa vitalité présente et ses réserves d'avenir.

C'est, Messieurs, ce que nous verrons prochainement, en examinant dans un double tableau, — pertes et profits, — la situation du Catholicisme chez nous, sujet, pour des Français, intéressant au premier chef, et dont vous voudrez sûrement connaître les développements avec les preuves à l'appui.

IV

LE CATHOLICISME EN FRANCE

Messieurs,

Je vous le disais dans mon dernier entretien : des hommes prétendent que le Catholicisme est près de sa fin et des hommes le croient. Ces hommes qui le croient, regardent autour d'eux et, surtout s'ils habitent certaines contrées plus déchristianisées de notre Centre ou de notre Midi, concluent au déclin, comme les prophètes de malheur.

Il y a, dans ces jugements, une confusion que je veux vous signaler. Cette confusion consiste en ceci : l'on croit que si le Catholicisme baisse en France, il baisse partout. Or, c'est là une généralisation abusive. Le domaine du Catholicisme n'est pas seulement la France, c'est le monde entier. Si l'on veut juger de sa vie et de sa vitalité, ce n'est donc pas uniquement la France qu'il faut regarder, ce sont toutes les nations de la terre.

Nous allons interroger ensemble les différentes contrées du globe : nous verrons si le Catholicisme y est mort ou mourant ! Mais avant d'entreprendre notre tour d'Europe et du monde, faisons d'abord notre tour de France, et voyons s'il est vrai que le Catholicisme est menacé chez nous d'une ruine prochaine et complète. Ce serait pour ce pays qui nous est si cher, dont nous avons sauvé la liberté au prix de tant de souffrances et de sang, un malheur irréparable, le signal de la fin, car la France, Messieurs, il faut bien nous le dire, n'a pas, comme l'Eglise, les promesses de la vie éternelle... Par bonheur, quand on nous fait les sombres prédictions que vous savez, on ment ou l'on se trompe.

Examinons avec sincérité et sans préjugé la situation présente. Il y a des pertes ; il y a des profits. Quand nous les aurons constatés, nous ferons la balance.

I

Il est certain et je l'avoue, Messieurs, que le Catholicisme n'a plus en France l'obédience générale et quasi universelle dont il a joui en d'autres temps. Un large et violent mouvement antidogmatique a commencé, au XVIe siècle, avec le Protestantisme, qui, ayant déchiré l'Eglise romaine, a emporté des lambeaux de sa grandeur ancienne. Des peuples ont rejeté l'autorité de Rome ; à la place du Pape, ils ont mis la Bible, et, chacun étant libre d'interpréter le Livre à sa manière, chacun devint, parmi les partisans de la Réforme, son propre Pape ! De là, le surgissement d'un individualisme religieux qui s'est répandu un peu partout, jusque dans les nations qui n'avaient été que peu contaminées par la Réforme.

De l'individualisme religieux est né ce qu'on a appelé la Pensée libre, c'est-à-dire le droit de juger des choses religieuses à sa guise, suivant son imagination et son ignorance.

Enfin la Pensée libre a enfanté la Libre-Pensée, qui est la Pensée se déclarant hostile au Catholicisme, en union avec la secte maçonnique, cette Ennemie cachée, souterraine et pourtant déclarée que l'on a justement appelée la Contre-Eglise.

Ces causes de désagrégation ont agi partout, mais nulle part plus activement que chez nous, semble-t-il.

Quand on se rappelle quelle fut, en France, l'oppression des consciences depuis un siècle et demi, quand on évoque l'enragée campagne des Philosophes, des Encyclopédistes et de Voltaire ; la Constituante imposant au pays une religion schismatique après avoir dépouillé l'Eglise de tous ses biens ; la Con-

[1] Cf. *La Vague rouge*, dans la *Croix* du 20 oct. 1928.

vention, Robespierre et le Directoire assassinant ou déportant les prêtres, les religieux et les religieuses ; tant de persécutions dites légales, tant de pillages, tant de fermetures d'écoles, tant de délations, tant de dénonciations lancées contre les nôtres : on est tenté, Messieurs, de crier au miracle, car on se demande comment il se peut qu'il soit resté des fidèles dans une nation où tant de forces ennemies se sont liguées si longtemps pour les anéantir !

Au surplus, les conditions sociales de ce temps n'ont pas laissé de contribuer à l'affaiblissement de la religion. La vie, plus que jamais, est une lutte qui détourne les esprits des pensées élevées ; la politique et l'économique préoccupent jusqu'à l'absorber totalement l'esprit du peuple. D'un autre côté, la religion n'a plus l'appui de l'Etat, et l'école, neutre et plus souvent hostile, multiplie les indifférents et les incrédules. Enfin l'idée, ancrée au cerveau du grand nombre, de jouir de tout ce que la vie moderne offre de plaisirs, abaisse les âmes, qui s'animalisent de plus en plus.

Telles sont les principales causes d'une certaine déchéance du Catholicisme chez nous.

Il y a encore, ce qui est un résultat fatal d'un tel état d'esprit, l'autre fléau de l'ignorance, qui engendre à son tour l'indifférence en matière de religion.

Ne devions-nous pas en arriver là par la force des choses ? Depuis longtemps, notre peuple vivait la parabole évangélique de la *semence*. Le bon grain tombait sur le chemin, et y était foulé aux pieds, c'est-à-dire dédaigné ; ou mangé par les oiseaux du ciel, c'est-à-dire enlevé par les profanes désirs ; ou bien il tombait parmi les pierres, où il ne pouvait germer, la racine n'y trouvant pas sa nourriture : entendez dans des cœurs froids et durs, fermés à la grâce ; ou bien enfin il tombait dans les épines, c'est-à-dire qu'il était étouffé par les soins, les plaisirs et les soucis des richesses. Autrement dit, depuis longtemps la religion dépérissait dans un grand nombre d'âmes. Il était donc naturel que ce dépérissement se généralisât.

Regardons le mal, sans faiblesse.

Il y a tel coin de France, telle région même parfois, où l'indifférence religieuse est une sorte de maladie endémique, une maladie du sommeil qui atteint toutes les âmes. Personne à la messe le dimanche ; pas d'enfant de chœur. Le prêtre est à la fois son enfant de chœur, son sacristain et son sonneur. Il peut sonner, le pauvre homme, personne ne vient !

Dans certaines paroisses, le nombre des fidèles se réduit à quelques vieilles femmes qui gardent au fond de leur cœur un reste de la foi de leur enfance. La jeunesse, l'âge mûr, hommes et femmes, jeunes gens, jeunes filles, gagnent leur vie, vivent leur vie sans s'occuper du reste !

Des enquêteurs attentifs et sincères peignent la situation sous de sombres couleurs. « La plus grande partie des milieux populaires, écrivent-ils, échappe à toute action religieuse. Appuyés sur des témoignages certains, nous ne croyons pas être pessimistes en avançant que, sur la foule des baptisés, un dixième à peine persiste dans une pratique régulière des devoirs religieux. Et nous n'osons pas nous demander combien de Français ont, de leur religion, une connaissance suffisante et claire ; combien de Français voient dans le Catholicisme autre chose qu'une collection de rites extérieurs et de contraintes à subir [1]. » Ainsi parlent des enquêteurs d'une sincérité absolue.

Les pertes sont évidemment sérieuses. Pris en masse, les neuf dixièmes de nos compatriotes ne vivent que pour gagner de l'argent, manger, boire et dormir, dans une effrayante indifférence eu égard aux problèmes essentiels de la vie d'un être de raison, et totalement étrangers aux pratiques religieuses.

La classe ouvrière s'est en grande partie détachée de l'Eglise. Un grand nombre de salariés sont hostiles à toute idée religieuse. Parmi eux, combien sont communistes ? Rien, du reste, n'égale leur ignorance, et la propagande du vice, de tous les vices, fait dans leurs rangs d'innombrables victimes. Cette défection des masses laborieuses, cette apostasie des ouvriers est une perte déplorable et tragique à certains égards.

Il faut compter encore, parmi les pertes du Catholicisme chez nous, la crise des vocations et la pénurie des prêtres. Situation alarmante, à la fois cause et effet. Effet de l'hostilité et de l'indifférence religieuse dans la foule ; cause que le champ spirituel reste inculte faute d'ouvriers. En France, je vois nombre de paroisses sans pasteurs ; des territoires quelquefois considérables spirituellement laissés en friche, où l'instruction religieuse ne peut se donner que rarement, où le culte ne peut se célébrer qu'en passant, où nombre de chrétiens sont condamnés à l'ignorance et à l'inanition spirituelle. Régions comme maudites, où sévit, libre-penseuse, maçonnique ou protestante, une propagande anticatholique intense, où fleurissent les superstitions les plus humiliantes pour l'esprit humain.

Cet état grave dure depuis longtemps, et chaque jour s'exaspère, comme ces plaies que le manque d'hygiène envenime et finit par rendre inguérissables. Aucune éducation donnée à l'enfance et à la jeunesse du pays, une instruction toute matérialiste, des idées antisociales et antichrétiennes soufflées à l'esprit incapable de se défendre, une pression politique qui, pour se faire de temps en temps moins dure, n'en subsiste pas moins et produit ses effets : il y a, Messieurs, dans tous ces faits, des indices redoutables et vraiment de quoi faire trembler pour l'avenir.

J'avoue tout cela, car je vois que tout cela se manifeste dans notre malheureux pays ; mais ma sincérité ne peut s'en tenir là ; j'ai vu aussi l'autre face de la médaille, et après vous avoir montré le revers, je veux vous en montrer la *tête* ou l'*avers*, c'est-à-dire le côté que les yeux se plaisent à regarder de préférence.

II

Le Catholicisme, ardemment combattu dans notre pays, y a subi des pertes en ces derniers temps, c'est

1. *L'Aube nouvelle*, Enquête sur le problème religieux dans milieux populaires (1928). — « Les masses se déchristianisent de plus en plus, sauf en quelques régions restreintes et privilégiées. Le vieil anticléricalisme est mort ; mais l'indifférentisme, mal plus redoutable, s'accroît. Le laïcisme a fait son œuvre. » (*Les Lettres*, 1er mars 1928).

incontestable ; mais ces pertes ne sont pas si absolues que quelques-uns le croient, veulent le croire et le faire croire. Il y garde des racines profondes et vigoureuses, et il est facile de s'en rendre compte.

D'abord, il est certain qu'il reste très vivace en certaines régions privilégiées. Dans les Flandres, « nos populations si travaillées qu'elles soient par les manœuvres occultes de la secte maçonnique, si néfastes que s'avèrent les effets de l'école neutre sur la génération actuelle, restent en grande majorité fidèles à la foi de nos pères. Ce n'est guère que dans les sphères officielles que se recrutent les matérialistes et les athées, les sectaires violents ou perfides. De longs siècles de lutte contre le calvinisme, le jansénisme, les principes révolutionnaires, ont chevillé dans les âmes l'attachement à l'Eglise et enraciné la pratique de la religion. Ici se révèle le caractère foncier du Flamand. Capable de grands enthousiasmes à ses heures, — Cassagnac ne définissait-il pas la Flandre un volcan sous un iceberg ? — il remplit ses devoirs avec méthode, régularité et persévérance, sans vaine ostentation, mais avec une conviction profonde. Ecoles libres, patronages florissants, collèges secondaires dont les élèves sont légion, l'Université catholique au sommet, un clergé actif et clairvoyant conjuguent leurs efforts pour former des chrétiens de trempe virile, réfractaires au respect humain, de plus en plus conscients de leurs droits et de leur force. Aux puissances hostiles qui les menacent, ils opposent un front d'airain que rien ne brisera [1]. »

Nous trouvons la même foi vivace dans la Vendée, dans les pays breton et basque, en Normandie au moins partiellement, ailleurs encore.

Ainsi plusieurs provinces de France, provinces de foi tenace, demeurent amplement chrétiennes. Mais il y a plus : dans beaucoup d'autres, bien que l'irréligion y ait fait bien du mal, l'antique Catholicisme couve sous la cendre. Des vertus profondes, encore toutes nourries de sève évangélique, subsistent, et il suffirait d'un souffle heureux pour qu'elles jaillissent en étincelles et pour que, dans nos sanctuaires, les âmes se retrouvent en foule. Ceux-là même qui se prétendent affranchis, observent encore certaines lois de l'Eglise, se soumettent à certains de ses préceptes, subissent les disciplines de justice et de charité qu'elle a implantées et enracinées dans les générations d'autrefois. Nous avons vu en 1914, au début de la Guerre, qu'il suffisait d'un grave événement pour réveiller ces sentiments endormis, et précipiter les foules vers les temples et la religion des ancêtres !

Est-il, d'ailleurs, un seul village où il n'y ait quelques croyants et croyantes, gardiens de la flamme ? Est-il une seule contrée qui ne renferme dans sa périphérie quelques îlots préservés ?

Mais Paris ?... Paris, c'est vrai, renferme des zônes perdues où il n'y a guère plus de religion que « dans les pays lointains et sauvages où les missionnaires n'ont pu encore pénétrer en nombre suffisant ; » mais quelles manifestations de foi dans tant d'autres quartiers et jusque dans cette banlieue rouge qui entoure la grande ville ! On est saisi d'étonnement et d'admiration, quand on entre dans certaines églises, à certaines heures : on constate qu'il y a dans cette prétendue Babylone des millions d'âmes qui vivent leur catholicisme !

Au surplus, Paris n'est pas la France, et dans l'ensemble de la France, on remarque à la fois des faits et des symptômes rassurants.

Il y a, dans le pays, un renouveau catholique que personne ne conteste aujourd'hui. Jusque dans la foule moutonnière, le respect humain, ce tyran des générations d'hier, a perdu de son empire ; la défense religieuse, organisée ici, en voie d'organisation là ou ailleurs, exerce une action tangible. Nous assistons, sur les points les plus divers de la France, à de grandes mobilisations où les catholiques affirment, publiquement et en masse, la volonté de secouer un ostracisme qui a si longtemps pesé sur eux. Vous avez pris part, Messieurs, à ces impressionnantes réunions ; vous avez lu dans les journaux les comptes rendus de ce qui se fait dans toute la France, et vous avez pu constater comme moi que le Catholicisme n'est pas plus mort dans la nation que dans nos cœurs !

Il n'est pas moins certain qu'il gagne du terrain dans les milieux intellectuels. Il y a depuis quelques années, dans la jeunesse des Ecoles, un renouveau qui s'accentue tous les jours. Les statistiques sont extrêmement significatives [1] : le nombre des jeunes gens pratiquants est considérable et constitue une solide élite dont l'action rayonne et conquiert. Polytechniciens, élèves des Mines, des Ponts-et-Chaussées, du Génie maritime, de Centrale, des différentes Ecoles d'Electricité, de Chimie et de Physique, d'Aéronautique, de Mécanique, des Ecoles Militaires, de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales, des Ecoles Primaires supérieures, tous ces étudiants rivalisent de foi et d'ardeur, et un grand nombre montrent un zèle apostolique et social digne d'admiration. On constate dans ces jeunes un besoin vrai, profond, de vie intérieure, prières, messe, communion, méditation, même retraites fermées [2]. Jusque dans la Jeunesse ouvrière, un mouvement se dessine qui, parti de Belgique, commence à prospérer chez nous : les *Jocistes* travaillent à entraîner vers le Christ leurs camarades d'atelier [3].

Même élan dans les lettres et dans les arts, « dans l'élite qui écrit et dans le public qui lit [4]. »

Ainsi, pendant que les masses se déchristianisent, il y a dans les élites intellectuelles une renaissance catholique remarquable.

Une constatation encore extrêmement consolante, c'est que la libre-pensée n'a plus autant de prise sur les hommes intelligents et vraiment instruits ; c'est que le vieil et stupide anticléricalisme, dont nous avons connu les turpitudes dans notre jeunesse, est languissant jusque dans la tourbe des plus déterminés incrédules ; c'est que la libre-pensée, naguère si

[1] C. Looten, dans la *Croix* du 10 août 1928.

[1] *Croix* du 4 avril 1928, *Elites des Ecoles, Pâques et renouveau chrétien*.

[2] *Les Etudes* du 5 sept. 1928, *La Renaissance religieuse*.

[3] De J. O. C., initiales de Jeunesse Ouvrière Chrétienne.

[4] P. Archambault, *Le Renouveau catholique dans les Lettres et dans la Pensée*.

fière et si fendante, a, comme on dit, vidé le fond de son sac, et que l'on a fini par voir qu'elle n'a à offrir que des hypothèses, des abstractions, des ignorances et des ignominies.

N'oublions pas, non plus, que les retours au Catholicisme à l'heure de la mort sont innombrables.[1], et que, depuis cinquante ans, nous assistons presque chaque jour à des conversions retentissantes.

Il faut noter encore que, dans les paroisses les plus déshéritées, là où il y a un bon prêtre, pieux et zélé, l'apathie des gens se secoue peu à peu, le sentiment religieux se réveille, le culte reprend vie. Je sais telle paroisse de neuf cents âmes où, en 1921, l'on ne voyait pas plus de trois vieilles femmes à la messe du dimanche, et qui aujourd'hui réunit plus de cent fidèles dont quatre-vingts se confessent et communient à Pâques. Que les prêtres soient plus nombreux ; la terre est bonne, si elle est en jachère à cette heure ; la semence lèvera !

Non, la force du Catholicisme en France n'est pas contestable. « Il a d'abord les atouts éternels : le cadre même de l'Eglise immuable, les ressources d'une doctrine de vérité, son prestige permanent de puissance spirituelle mondiale. Il a encore les atouts actuels, dont le plus considérable est assurément le renouveau catholique des élites intellectuelles, atouts et moyens tels, en vérité, que les catholiques, s'ils le veulent, doivent pouvoir ramener le règne du Christ dans ce pays [2]. »

D'autre part, je me dis, Messieurs, qu'il est impossible que le peuple français, qui ne manque pas de bon sens, ne s'aperçoive pas un jour prochain que les directions immorales qu'il reçoit de ses philosophes, de la presse impie et des maîtres à la solde des Loges ne visent à rien moins qu'à le détruire. Il s'apercevra que les principes que l'on inculque à ses enfants n'ont qu'un résultat : celui de légitimer toutes les révoltes et toutes les licences, de dispenser les fils et les filles du respect et de l'obéissance dus à leurs père et mère, de permettre aux époux de se séparer à leur guise, d'instaurer le communisme des femmes, d'abandonner les enfants et la jeunesse à l'Etat, d'autoriser tous les crimes. Déjà la France est, chaque jour, le théâtre sanglant de drames atroces. La police surmenée ne met plus que rarement la main sur les scélérats qui tuent par passion ou pour voler de l'argent ; des jurys incapables et ineptes acquittent les crimes les plus avérés ; il n'y a plus assez de sergents de ville dans les villes, plus assez de gendarmes dans nos campagnes ; il n'y a plus de sécurité ni dans les trains, ni sur les chemins. Le peuple s'apercevra, dis-je, que ces crimes sont commis par des femmes sans religion qui ont perdu toutes notions du bien et du mal, par des hommes sans religion qui veulent profiter des joies et des biens de la vie sans travailler, par des aventuriers sans loi parce que sans foi, par des bandits en qui, faute de croyance, les instincts humains les plus élémentaires eux-mêmes sont morts. Alors, il verra la cause, il la jugera d'après ses effets abominables et, comprenant qu'il n'est pas d'autre remède que de revenir à la religion, il y reviendra [1].

* *

Je viens, Messieurs, de vous dépeindre la situation générale du catholicisme en France avec une objectivité que je crois irréprochable, et une sincérité absolue. Que résulte-t-il de ce que vous venez d'entendre ?

Qu'en France, si le catholicisme est touché, il est loin d'être tombé dans une irrémédiable décadence ; qu'il garde dans le Pays des racines profondes et solides qui ne seront pas arrachées de sitôt ; qu'il possède une élite composée des plus hautes intelligences et des plus belles âmes, élite dont l'exemple et l'action rayonnent dans ce Pays et y répandent les vérités chrétiennes par un apostolat vigoureux et incessant ; que des contrées entières gardent l'antique foi, que d'autres contrées peu à peu y reviennent ; que la vue des désordres sociaux dont tout le monde est témoin et quelquefois victime, que tant de scandales, d'abjection et de crimes dont notre époque est déshonorée, finissent par ouvrir les yeux aux plus aveugles.

Ce ne sont pas là des vues imaginaires ; ce sont des constatations positives et des motifs fondés d'espérance.

Et puis, ne pouvons-nous pas compter sur les réactions, au sens philosophique du mot, qui bouleversent les existences des individus et des peuples ? Il y a fléchissement aujourd'hui ; n'est-ce pas une raison pour qu'il y ait relèvement demain ?

Enfin, nous chrétiens, nous savons que le Christ a promis l'immortalité à son Eglise, et qu'il a à sa disposition des moyens surnaturels d'interventions et de redressements. Ces interventions et ces redressements se sont manifestés dans le passé de notre Pays : espérons et croyons que Celui qui nous a tant de fois sauvés, n'abandonnera pas la patrie de Clovis et de sainte Clotilde, de Charlemagne et de S. Louis, de sainte Jeanne d'Arc et de S. Vincent de Paul et de tant de saints anciens et modernes qui sont sortis de ses entrailles.

Nous subissons une éclipse ; le soleil reparaîtra ; que dis-je ? il est au bord de l'horizon, il monte !

Mais il ne serait pas juste, dans la question qui nous occupe, de n'avoir des yeux que pour notre Pays. Dimanche, Messieurs, nous sortirons de France, et nous verrons ce qui se passe, au point de vue que nous étudions, hors de nos frontières et d'abord en Europe.

[1] La fameuse Madame Geoffrin s'était convertie à la fin de sa vie, l'abbé Galiani, écrivant à Mme d'Epinay, l'expliquait finement : « J'ai rêvé, disait-il, sur cette étrange métamorphose, et j'ai trouvé que c'était la chose du monde la plus naturelle. *L'incrédulité est le plus grand effort que l'homme puisse faire contre son propre instinct et contre son goût.* »

[2] *Les Lettres* du 1er avril 1928.

[1] « Le spectacle ou la pensée des atrocités qui s'accomplissent ou se préparent, en ce moment même, dans les cinq parties du monde, que dis-je ? tout près de nous, cela me remplit d'une telle horreur et d'un tel dégoût que je ne puis plus admettre l'homme que racheté par Jésus-Christ, oui, l'homme religieux, l'homme en oraison, à l'église, dans les quatre branches de la Croix devenu en esprit et en vérité le corps du Christ. C'est le visage du Christ qui cache à l'humanité dégradée sa propre figure. Le jour où elle se verra face à face, elle en mourra d'épouvante. » (Louis Bertrand, *La Nouvelle Education sentimentale*).

LES LITANIES DE SAINT JOSEPH

I

Saint Joseph, priez pour nous

LE NOM DE JOSEPH

I. — *Comment S. Joseph a justifié son nom*

Joseph !... En cette première méditation, commençons d'approfondir l'idée contenue dans ce nom, et voyons tout ce qu'il nous révèle de beauté et de grandeur.

Joseph signifie « accroissement », « progrès ». Il est facile de se rendre compte à quel point notre saint a justifié cette appellation, qui était toute une prophétie.

I. SA PRÉDESTINATION. — A première vue, à s'en tenir aux apparences humaines, et si l'on ne réfléchit pas, on est déconcerté. Quoi !... il justifie son nom, cet homme destiné par ses origines à vivre dans un palais, et obligé, dans ses meilleurs jours, d'habiter une échoppe de charpentier ?... Un descendant de David tombé dans la pauvreté : voilà Joseph, et la splendeur de ses ancêtres ne fait que mieux ressortir sa déchéance.

Et cependant, si, gardons-lui son nom, et répétons-le : il le justifie ; il le justifie plus même et mieux que le Joseph de l'Ancien Testament, qui avait quitté ses troupeaux pour devenir presque l'égal d'un Pharaon.

Seulement, ici, il faut cesser d'interroger la nature, et il est nécessaire de faire appel au sens surnaturel. Le monde ne comprendra rien à notre affirmation, et haussera les épaules ; laissons le monde à ses erreurs, à ses ignorances et à ses petitesses. N'étudions l'accroissement de S. Joseph qu'à la lumière de l'Evangile.

Peut-on dire que le juste déchoit, lorsque, pour l'amour et le service de son Dieu, il devient humble, effacé, méprisé, pauvre comme son Dieu même ? Est-ce déchoir que de descendre les marches d'un trône et de s'asseoir sur l'escabeau du pauvre, quand Dieu daigne quitter le sien et naître sur la paille ? Est-ce déchoir que de sortir d'un palais royal pour habiter une boutique, quand Dieu daigne sortir du ciel pour s'abriter en une étable ? Est-ce déchoir que de vivre dans l'humilité et l'humiliation, quand Dieu daigne se laisser manier, petit enfant, par deux créatures, un pauvre et une pauvresse, ou se laisser, victime rédemptrice, clouer à une croix, comme un brigand, par une soldatesque impie ? C'est grandir, au contraire, et c'est s'élever.

Dira-t-on que nous anticipons, que Joseph a connu la déchéance bien avant la prédication du *Royaume de Dieu* et des *Béatitudes ?* Non. La préparation de cet homme juste, que le Père éternel destinait à le remplacer sur la terre auprès de son Fils incarné, rentrait dans le plan providentiel. Or Dieu, dans ses insondables desseins, ayant décidé que le Sauveur naîtrait humble et pauvre, pour être plus près de notre pauvreté et de notre humilité, afin de nous en consoler et de nous en faire apprécier la valeur, n'était-ce pas préparer Joseph à sa future mission, que de le rendre humble et pauvre lui aussi ? Ne fallait-il pas qu'il fût, de par sa condition, plus près de son Jésus, plus près de son Dieu ?...

II. SES VERTUS. — « *Estote perfecti sicut et Pater vester cœlestis perfectus est,* » dira plus tard le Christ Sauveur. « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » (Mt., v, 48). Voilà, dans la nouvelle alliance, le programme de sainteté proposé à tous. Quelle voie le Maître — Docteur et Modèle — nous a-t-il indiquée pour parvenir au but ? Celle de l'humilité, de la pauvreté, de la souffrance : tel est, en trois mots, l'abrégé de la vie chrétienne. Plus on aura l'esprit de pauvreté et d'humilité, plus on acceptera, sans se plaindre, la croix sous toutes ses formes, qui sont nombreuses, plus aussi on ressemblera à Jésus, et plus on approchera de la perfection.

C'est à quoi, sans cesse, s'efforça S. Joseph. C'est à grandir dans la vertu qu'il employa sa vie. N'hésitons pas à le dire, car il ne pouvait en être autrement au contact perpétuel de Jésus et de Marie, il fit d'incessants progrès dans la perfection. De la sorte encore, il justifia son nom. Et Dieu l'y aidait. Afin qu'il fût à la hauteur de sa mission sublime, de sa mission unique, Dieu le combla de grâces. C'est la règle générale, quand la Providence appelle quelqu'un à une dignité éminente. Cette remarque de S. Bernardin de Sienne, dans son premier sermon sur notre saint, ne pouvait trouver meilleure application.

S. Joseph atteignit un tel degré de perfection, que l'Evangile n'hésite pas à lui décerner un titre qui résume tout le reste : *le Juste.* Il fut de ceux dont parle Isaïe, qui, « confiants dans le Seigneur, prennent des ailes comme l'aigle, courent sans se fatiguer et marchent sans se lasser » (XL, 31) dans le chemin lumineux et embaumé qui conduit jusqu'à Dieu, jusqu'au Cœur de Dieu où l'âme se blottit et se repose. Ah ! oui, s'il est des âmes qui, atteintes par l'amour de Dieu, peuvent s'élever ainsi vers les sommets de la sainteté, quel dut être l'élan de cette âme, non pas seulement blessée, mais embrasée, consumée, dévorée par l'amour de Jésus. Si, en effet, une rapide conversation le long d'un chemin, avec le divin Maître, suffit pour rendre brûlant le cœur des deux disciples d'Emmaüs hésitants et découragés, comment, « au contact habituel et familier du Cœur de Jésus, le cœur de Joseph eût-il pu ne pas être un foyer dont la flamme devenait chaque jour plus ardente et plus active [1] » ?

Saint Joseph, priez pour nous, et aidez-nous, s'il vous plaît, à progresser dans la vertu.

III. SON CULTE. — Par sa prédestination divine et ses vertus, S. Joseph justifia son nom. Il le justifia et continue à le justifier dans les manifestations et les progrès de son *culte* dans l'Eglise.

Longtemps, S. Joseph demeura dans l'ombre. Il ne pouvait pas, bien sûr, rester totalement inconnu aux premiers siècles du christianisme : malgré sa brièveté, l'Evangile est trop clair, et on était obligé, alors comme aujourd'hui, comme toujours, de reconnaître le rôle unique confié par Dieu au saint Pa-

1. Voir D. ARTAUD, *Saint Joseph*, p. 8 (Paris, Beauchesne).

triarche. Mais enfin, on ne lui rendit pas le culte proportionné à tant de gloire. Quelques fresques dans les Catacombes, où il figure d'une façon impersonnelle, peut-on dire, dans une *Sainte Famille* et une *Adoration des Mages ;* quelques pages dans deux ou trois Pères de l'Eglise ; quelques rayons sur son front, quand luit la lumière projetée, étincelante, par l' « Enfant et sa Mère » ; quelques âmes à qui ses exemples, ses vertus, son effacement même ouvrent d'immenses horizons de sainteté... et voilà durant des siècles.

Car il faut arriver jusqu'au XIIe au moins pour rencontrer, en S. Bernard, le premier véritable initiateur du culte de S. Joseph : en des accents sublimes, il met en relief la figure de l'époux de Marie. Dominique et François d'Assise, par leurs prédications, leurs exemples et leurs Ordres, illustrent l'Eglise, au XIIIe siècle, et avec le Carmel, ils répandent en même temps la dévotion au Charpentier de Nazareth. Au XVe siècle, par la parole et la plume, S. Bernardin de Sienne, d'Italie, le pieux Gerson, de France, font applaudir de toute l'Eglise la gloire de notre Saint.

Voici les XVIe et XVIIe siècles ; le mouvement, dès lors, s'amplifie : c'est l'aurore du culte quasi triomphal dont nous sommes les témoins ravis. Un « voyant », Isidore de Isolanis, annonce :

« De grands hommes scruteront les dons intérieurs de Dieu cachés dans S. Joseph, et ils trouveront en lui des merveilles qu'ils n'ont pas rencontrées chez les saints de la nouvelle alliance.

« Avant le jour du jugement, tous les peuples connaîtront les dons magnifiques que Dieu a faits à S. Joseph.

« S. Joseph sera le patron principal de toute l'Eglise militante.

« Un grand Pape, obéissant à l'impulsion du Saint-Esprit, commandera de célébrer, dans toutes les contrées de l'Eglise, la fête du Père putatif de Jésus, de l'Epoux de la Reine du monde. »

En ce temps-là, il n'y a, pour ainsi dire, pas de célébrité dans l'Eglise qui ne parle de S. Joseph et qui ne s'ingénie à le faire mieux connaître et aimer. Thérèse d'Avila se signale par sa piété ardente et sa confiance sans bornes ; Ignace de Loyola emploie son génie en faveur de cette dévotion [1] ; François de Sales met à son service les ressources innombrables de sa science mystique ; M. Olier compose des prières appropriées ; Bossuet chante, en des accents inimitables, la gloire du saint Patriarche.

Et les Papes interviennent. Sixte IV déjà, en 1476, avait établi une fête en l'honneur de l'*homme juste* loué par l'Evangile, et Innocent VIII l'avait élevée au rite double ; Grégoire XV, en 1621, et Urbain VIII, un peu plus tard, rendent cette fête obligatoire dans toute l'Eglise ; Clément XI ordonne qu'elle soit célébrée selon le rite double de 2e classe et fait composer un office complet du Saint ; Benoît XIII veut que le nom de Joseph soit inséré aux Litanies, après celui de S. Jean-Baptiste et avant ceux des apôtres et des martyrs, des patriarches et des prophètes ; Benoît XIV écrit : « S. Joseph a été nommé par l'un de ses plus fervents panégyristes, le Patron de l'Eglise militante. Puissent ses prières obtenir de Dieu la paix à l'Eglise et la conversion de tous ceux qui sont dans l'erreur ! [1] » Cette parole, Pie IX, qui, dès le 10 septembre 1847, avait imposé au monde catholique la fête du Patronage, devait la réaliser pleinement : le 8 décembre 1870, il proclame le Chef de la sainte Famille *Patron de l'Eglise universelle.* Il semble qu'après cela on ne puisse plus ajouter que des fleurons de détail à la couronne de S. Joseph. C'est à quoi, rivalisant d'amour, se sont employés les Papes contemporains : Léon XIII, qui associa Joseph à Marie dans les supplications du Rosaire ; Pie X, qui approuva ses Litanies ; Benoît XV, qui favorisa ses Confréries, inscrivit au Missel sa Préface propre et ordonna l'invocation de son nom dans les divines *Acclamations ;* enfin Pie XI, qui vient d'insérer, dans le Rituel romain, toute une série de modifications en son honneur.

Joseph est donc bien « Joseph ». Même extérieurement, dans le culte que lui rend l'Eglise, il n'a cessé et ne cessera de croître. Nous n'avons, pour le moment, qu'à enregistrer le fait, à nous en réjouir et à en remercier Dieu.

II. — *Applications pratiques*

Nous avons, jusqu'ici, considéré *l'accroissement* de S. Joseph. Pouvons-nous faire à nous-mêmes l'application de nos réflexions sommaires ?

Oui, car nous sommes tous appelés — tous, quelles que soient notre situation, nos aptitudes et la vocation dont Dieu éclaire notre âme — à réaliser, dans notre vie, le programme tracé par le Christ-Jésus : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

Bien souvent, notre pauvre nature nous entraîne en bas, et nous trouvons trop sévères les exigences du Maître, trop lourdes les obligations qu'il impose. Alors, rappelons-nous, chrétiens, que le baptême nous interdit de regarder par terre, tournons les yeux vers l'Idéal, et n'oublions pas que nous devons vivre de la vie de Dieu, puisque nous sommes devenus, dans le bain régénérateur, les enfants de Dieu ; il nous faut donc adopter, pour ainsi dire, les mœurs, les inclinations, les habitudes de notre Père céleste : « *Estote perfecti, sicut et Pater cœlestis perfectus est.* »

Tout se ramène, évidemment, à pratiquer la vertu, la vertu sous toutes ses formes.

Or, qui ne voit que Joseph, par son exemple, peut nous être d'un *grand secours ?*

I. LEÇON DE CHARITÉ. — Vertueux, il le fut dans toute la mesure possible à une créature conçue dans le péché d'origine, parce qu'il n'a cessé de croître, de grandir, de se hausser jusqu'à Dieu même.

Et nous ?...

Si nous sommes embarrassés, ce ne peut être que dans le choix à faire des exemples appropriés à cha-

[1] Les Jésuites ont choisi S. Joseph comme Patron de l'*Exercice de la Bonne Mort*, et on a élevé à Lyon la première église qui, en France, ait été érigée sous son patronage.

[1] *De Canonizatione Sanctorum*, lib. IV, p. II, c. 20, n. 17.

cune de nos vies. Les uns méditeront sur son humilité, les autres sur sa pauvreté, ou sur sa piété, ou sur son recueillement... Mais quoi ? est-ce que tout ne se résume pas en ce seul mot : « CHARITÉ ? » est-ce que toutes les vertus ne se ramènent pas à la charité, qui, dès ici-bas, surpasse la foi et l'espérance, et qui, seule, au paradis, demeurera, merveilleusement attisée ? (I Cor., XIII, 13).

Lisons S. Paul : « Parlerais-je les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ressemble à un airain sonnant ou à une cymbale retentissante. Aurais-je le don de prophétie, connaîtrais-je tous mystères et toutes sciences ; aurais-je toute la foi, jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Distribuerais-je en nourriture aux pauvres tous mes biens, livrerais-je mon corps au feu, si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien. » *(Ibid.*, XIII, 1-3). Peut-on être plus catégorique ? Sans la charité, vous n'êtes que des chrétiens de surface, et même vos bonnes œuvres sont vaines...

Mais quelles qualités doit-il avoir, votre amour ? C'est encore S. Paul qui répondra : « La charité est patiente, elle est douce ; la charité n'est point envieuse, elle n'est point téméraire et précipitée ; elle ne s'enfle point d'orgueil, elle n'est point ambitieuse ; elle ne cherche point ses intérêts, elle ne pense point le mal ; elle ne se réjouit point de l'iniquité, mais elle se réjouit de la vérité ; elle supporte tout, elle espère tout, elle souffre tout. » *(Ibid.*, 4-7).

Cela, c'est le programme de la vie chrétienne. Regardons S. Joseph ; nous apprendrons de lui à remplir notre existence terrestre de la véritable charité du Christ : à être patients et doux, prudents et humbles ; à nous oublier nous-mêmes, à penser aux autres ; à porter la croix avec paix et avec amour...

Parce que nous vivons en société, en compagnie de frères qui, semblables à nous, n'ont pas que des qualités, les chocs entre nous et eux sont inévitables.

Mais nous, du moins, nous qui sommes à l'école d'un Maître « soumis comme l'agneau qu'on mène à la boucherie, » et qui nous réclamons d'un Saint que nous voyons, à certains moments, en butte, sans se plaindre, aux pires persécutions, aux plus malhonnêtes rebuffades, amortissons-les, ces chocs, par notre patience et notre douceur.

Cherchons, au nom de la divine charité, à procurer le salut de nos frères égarés loin du bercail. Mais ne brusquons rien ; sachons, avec l'aide de Dieu, choisir nos moyens, et ne les appliquons qu'à bon escient et en temps opportun ; n'éteignons pas la mèche qui fume encore, et ayons le courage de reconnaître que, seuls, nous ne pouvons pas grand' chose ; recourons à la prière fervente, persévérante surtout : c'est, avec le sacrifice, et plus encore que le sacrifice, le grand instrument d'apostolat. L'Evangile ne nous en dit rien ; mais soyons certains que Joseph — Joseph le Juste — ne restait pas indifférent aux perversités des hommes ; soyons certains aussi qu'il les excusait et que, dans sa prière ardente, il demandait que, par ces hommes, l'amour de Dieu fût mieux connu.

II. LEÇON D'HUMILITÉ. — Ce que l'Evangile nous dit, c'est sa profonde *humilité*. Il vit effacé, silencieux. Au service des autres, toujours, on ne voit pas qu'il s'occupe jamais d'assurer sa satisfaction ni ses aises... Grande leçon, sur laquelle le monde aurait tant besoin de méditer, et qu'il ferait si bien de mettre en pratique ! Car, que l'on considère l'individu ou la société, c'est l'orgueil, engendrant l'excès d'amour-propre, les rivalités et les ambitions qui nous perd. Plus sûrement que les progrès dans les sciences, la littérature, les arts, le commerce et l'industrie, l'avancement dans l'humilité, qui met chacun à sa place, procurerait au monde tout le bien possible ici-bas, et le salut.

III. LEÇON DE PATIENCE. — Ce que l'Evangile nous dit encore de S. Joseph, c'est qu'il souffrit, et qu'il *sut souffrir*. Savoir souffrir, c'est accepter la croix — l'accepter, pas la subir — sous quelque forme qu'elle se présente ; c'est la porter — la porter, non la traîner — après l'avoir vaillamment placée sur ses épaules non couvertes de velours. Et voilà encore ce qui nous manque. La souffrance est un bienfait du Ciel ; elle est nécessaire à l'œuvre de notre sanctification ; Dieu, par elle, mesure le degré de notre amour et apprécie la solidité du lien qui nous rattache à lui. Et la loi demeure immuable dans l'histoire de la sainteté : plus Dieu aime une créature humaine, plus il veut être aimé d'elle, et plus il l'éprouve, plus il la crucifie. Aussi, depuis S. André suppliant la multitude qui voulait le sortir de prison de ne pas l'empêcher d'arriver à la couronne du martyre, et s'écriant à la vue de la croix préparée pour son supplice : « O bonne croix... croix longtemps désirée, ardemment aimée, cherchée sans relâche..., » jusqu'à sainte Thérèse, dont la devise était : « Souffrir ou mourir, » jusqu'au saint Curé d'Ars qui disait : « La croix est l'échelle du ciel... Qu'il est consolant de souffrir sous les yeux de Dieu, et de pouvoir se dire, le soir, dans son examen : « Allons, mon âme, tu as eu aujourd'hui deux ou trois heures de ressemblance avec Jésus-Christ ; tu as été flagellée, couronnée d'épines, crucifiée avec lui... Oh ! quel trésor pour la mort !... Qu'il fait bon mourir quand on a vécu sur la croix ! [1] », aussi n'y a-t-il pas de saint qui ne se soit engagé dans la voie du Calvaire comme dans le chemin le plus sûr, et qui n'ait appelé à son secours la souffrance, comme un auxiliaire indispensable ; aussi vois-je « accourir vers la croix, dans tous les siècles, passant comme les grands vents à travers les forêts, venues de toutes les conditions sociales et confondues dans le même élan vers le même objet, des âmes éprises de sacrifice...

« Ce sont les âmes les plus belles, les plus généreuses, souvent les moins coupables...

« Elles vont toutes adorer la croix, le front dans la poussière sanglante... Mais elles viennent pour se relever et demander, à leur tour, leur part de Calvaire...

« Je les vois, souriantes, mettre sur leur front virginal une couronne d'épines, et l'emporter, heu-

[1] *L'Esprit du Curé d'Ars*, par l'abbé Monnin, p. 195.

reuses et immolées, dans le silence des cloîtres ou dans l'obscurité d'un dévouement filial...

« On les verra dans le monde, calmes, occupées, vivant de la vie de tous les hommes, parlant leur langue, sentant leurs joies et leurs peines, et l'on ne soupçonnera leur royauté qu'à la dignité soutenue de leur vie, d'une vie oublieuse d'elle-même et toute consacrée à d'autres. Et leur couronne, rude pour elles seules, restera souvent invisible et sans honneur jusqu'au jour où le Thabor éternel les transfigurera [1]. »

Ah ! comme il est vaste, le programme de la divine charité !... Personne, jamais, tant qu'il végète sur la terre, n'a le droit de se dire : « J'en ai assez fait..., j'ai assez aimé. » Non, il faut marcher, marcher toujours ; il faut monter, monter toujours, afin d'arriver jusqu'à Dieu. C'est l'accroissement que n'a cessé de prêcher le Christ Jésus, et dont Joseph nous a montré un si magnifique exemple.

* *

Le Seigneur, sans doute, ne nous donnera pas l'autre accroissement, celui que nous avons admiré dans la gloire terrestre de S. Joseph ; mais, avec S. Joseph, il nous donnera la gloire du ciel, où nous vivrons en lui, de l'éternel et véritable amour.

LECTURES SUR SAINTE JEANNE D'ARC

VII

DÉPART DE DOMREMY

I

Jeanne revient à Domremy vers le 15 mai 1428. Elle y demeure encore plus de sept mois.

Elle reprend son travail auprès de son père et de sa mère, sa vie pieuse, ses visites à l'église. Ses voix continuent à lui parler, à la presser. Elle est toute à sa grande pensée, et à sa grande angoisse de quitter ses parents. Cependant elle n'ose s'ouvrir à eux de son projet, parce qu'elle pressent de leur part une opposition irréductible. Il lui échappe cependant quelques paroles qui ne sont pas remarquées alors, mais qu'on se rappellera plus tard. Ainsi, le 23 juin, elle dit à un jeune homme de son âge, Michel Lebuin, qui lui avait sans doute parlé de la situation inquiétante de leur pays de France :

— Il y a entre Coussey et Vaucouleurs une jeune fille qui, avant la fin de l'année prochaine, fera sacrer le roi de France.

Vers le mois de novembre, elle dit encore à Gérard d'Epinal ces mots énigmatiques :

— Compère, si vous n'étiez pas bourguignon, je vous dirais bien quelque chose !

Gérard s'imagina qu'il s'agissait d'un projet de mariage dont le bruit se répandait. Car Jacques d'Arc, toujours inquiet, s'était entendu avec un jeune homme de Domremy à qui il l'avait à peu près promise. Ce jeune homme, qui voyait ainsi s'accomplir le plus cher de ses rêves, se conduisit en prétendant. Elle ne lui laissa aucun espoir. Alors, de complicité sans doute avec Jacques d'Arc, il la traduisit devant l'Officialité de Toul, en déclarant qu'elle s'était engagée au mariage et qu'ils étaient fiancés. Elle attendit sans crainte la citation.

[1] Chanoine Beaudenon, *Méditations sur l'Evangile*, tome IV, p. 258.

Mais son cœur était bien étranger à ces pensées d'établissement à Domremy, car, dans l'intimité, elle confiait à Jean Waterin : « Je délivrerai la France et le sang royal. » Le jeune homme, ou ne comprit pas, ou dut sourire de cette prétention.

Cette année 1428 fut aussi traversée par un grand chagrin domestique : Catherine, la sœur de Jeannette, qui avait épousé très jeune un cultivateur de Greux, Jean Colin, vint à mourir. La douleur fut grande à la maison de Domremy, et c'est peut-être aussi cette circonstance qui détermina Jacques d'Arc et Isabelle Romée à marier la seule fille qui leur restait.

Or les voix célestes disaient toujours à Jeannette, sur un ton plus impérieux : « Va, fille de Dieu, va en France, il le faut ! » Et les heures lui pesaient, dit-elle, comme à une femme qui va devenir mère. Devrait-elle prévenir ses parents ? Elle le demandait toujours à ses Saintes. Celles-ci la laissaient libre, mais elles la pressaient de prendre une décision et de partir sans retard. Il fallait qu'elle fût à Chinon avant la mi-carême.

Car le 22 juin 1428, le duc de Bedford avait ordonné à Antoine de Vergy de soumettre au roi d'Angleterre la forteresse de Vaucouleurs. En même temps, le comte de Salisbury, général de l'armée anglaise, entreprenait sa campagne de la Loire et, après s'être emparé de Patay, Meung-sur-Loire, Beaugency, Jargeau, il arrivait le 12 octobre devant Orléans, et, le 24, prenait d'assaut le fort des Tourelles. D'autre part, la reddition de Vaucouleurs était imminente.

Aussi les voix insistaient. Jeannette répondait en pleurant :

— J'aimerais bien mieux coudre et filer auprès de ma pauvre mère, car la guerre n'est point mon état.

Mais Notre-Seigneur le voulant ainsi, elle irait, elle ferait ce qui lui était ordonné : « Quand j'aurais eu cent pères et cent mères, dira-t-elle à ses juges, je serais partie ! »

C'est encore son oncle Durand Laxart qui fut ici l'instrument de la Providence. Sa femme allait être mère ; il vint à Domremy et demanda Jeanne à ses parents pour la soigner. Ils la laissèrent partir sans inquiétude. C'était à la fin de décembre [1].

On peut se figurer ce départ dont nous savons peu de chose. Elle se rend à l'église de son baptême et de sa Première Communion, où elle a tant prié, où elle s'est unie si souvent à son divin Sauveur, et là, au pied de l'autel, auprès de la statue de sainte Marguerite, devant l'image de la Sainte Vierge, en face d'un avenir inconnu, dans l'angoisse de la séparation qui est son Gethsémani, elle prie une dernière fois, elle pleure en redisant : « Père, que votre volonté soit faite ! » Et elle se relève courageuse, elle retourne dans la chère maison natale qu'elle ne reverra plus, elle embrasse affectueuse-

[1] Le P. Doncœur, dans sa *Chevauchée de Jeanne d'Arc* (in-18 de 254 p., 12 f., Paris, A l'Art catholique), place ce départ entre l'Epiphanie et la mi-janvier 1429.

ment ses parents, en s'efforçant de leur sourire, puis elle jette un long regard sur l'endroit où S. Michel lui est apparu pour la première fois, sur le Bois Chesnu, « qu'on voit de la porte de son père, » sur ces champs aimés qui furent témoins de ses extases et de ses visions. Ensuite elle s'arrache généreusement à tout ce qui lui est le plus cher au monde.

Elle part, le cœur bien gros, entre dans la maison de Mengette, couvre de baisers le visage de sa petite amie et lui dit :

— Adieu ! Je te recommande à Dieu !

Elle n'ose aller chez Hauviette, car elle craint de succomber à l'émotion, traverse rapidement le village, puis Greux, où elle aperçoit Guillemette, un ami de Jacques d'Arc, debout sur sa porte avec son fils Gérard :

— Adieu ! dit-elle, je vais à Vaucouleurs.

Elle aperçoit dans la campagne plusieurs personnes qui la connaissent, dont Jean Waterin, elle les salue amicalement en disant : « Adieu ! » Elle ne se défend point de se retourner du côté de Notre-Dame de Bermont ; elle veut aussi revoir encore une fois son bien-aimé clocher de Domremy, qui la regarde s'éloigner et lui envoie un suprême encouragement de Jésus qu'il abrite.

Maintenant elle est vaillante et gagne d'un pas alerte Burey-le-Petit avec son oncle, qui l'observe en silence, mais qui a plus que jamais foi en elle. Cette douloureuse année a fortifié encore le patriotisme de ce fier paysan.

II

A Burey-le-Petit, elle poursuit sa vie de piété et de dévouement. Elle est l'ange des foyers Le Vausseuil et Laxart. Sa tante Aveline lui ayant parlé un jour de son état, car elle attendait aussi un enfant :

— Oh ! ma tante, lui dit Jeanne, si vous avez une fille, donnez-lui le nom de Catherine en souvenir de ma sœur chérie qui vient de mourir.

Ce fut en effet une fille et on l'appela Catherine.

A peine sa nièce fut-elle arrivée à Burey que Durand Laxart partit à Vaucouleurs afin de prier Baudricourt de la recevoir. Il fit valoir toutes les raisons que lui dictèrent sa confiance en Jeanne, son cœur et son patriotisme ; le capitaine refusa, malgré Bertrand de Poulangy, de se mêler à ce qu'il regardait comme une aventure.

Laxart s'en revint découragé.

— Soyez sans crainte, lui dit Jeanne, j'irai moi-même à Vaucouleurs, et de là en France, même si personne ne consent à me servir de guide.

Or ses Voix lui avaient dit que, devant vivre parmi des hommes de guerre et leur commander, elle devait revêtir des habits d'homme et de guerrier. Durand Laxart l'accompagna donc, emportant un paquet de ses propres vêtements, et il descendit avec elle chez des braves gens qu'il connaissait, les Le Royer. Le mari, Henri, était âgé de trente-sept ans et exerçait la profession de charron ; sa femme, Catherine, était de dix ans plus jeune ; tous deux vivaient honnêtement de leur travail. Ils accueillirent Jeanne comme leur fille.

Elle se présenta aussitôt, seule, à la porte du château et se fit annoncer. Baudricourt, inquiet de la tournure des événements, pressé d'ailleurs par Jean de Vergy, irrité de cette insistance et mal disposé, la fit entrer. Le soudard se réveilla en lui et une expression mauvaise parut sur son visage.

— Puisqu'elle veut vivre parmi des soldats, pensa-t-il, qu'elle voie des soldats !

Et il la fit introduire dans la salle des gardes. Des hommes d'armes étaient là, riant, buvant, parlant un langage que n'avait jamais entendu cette vierge innocente. Elle rougit, puis elle implora ses voix qui lui donnèrent confiance. Alors elle leva sur eux ses yeux où brillait une flamme si pure. A cette vue, les soldats se turent, puis s'éloignèrent, confus. Elle demeura seule au milieu de la salle, transfigurée et tranquille, comme sainte Agnès parmi les jeunes gens impudiques venus pour la perdre. En ce moment, Baudricourt entra, curieux de voir l'attitude de la jeune fille au milieu de ses guerriers aux propos et aux gestes hardis. Sa présence leur avait inspiré un respect soudain et le silence régnait dans le corps de garde. Là, elle lui réitéra sa demande d'être conduite devant le Dauphin. Très impressionné lui-même, il ne refusa plus, mais ne s'engagea point. C'était une bien grave décision, disait-il, et il ne voyait ni opportunité de la prendre, ni les moyens d'aboutir. En tout état de cause, il fallait attendre.

Quelque temps après, elle reçut une citation de l'Official de Toul, le doyen Frédéric de Maldenaire, par l'intermédiaire du clergé de Vaucouleurs, au sujet de ses promesses de fiançailles. Elle sera donc contrainte de rester jusqu'au jour qui lui a été fixé pour sa comparution.

C'est pourquoi elle demeure à Vaucouleurs, attendant aussi le bon plaisir de Robert de Baudricourt. Il y a, attenante à la forteresse, une chapelle très vénérée des habitants, la chapelle Sainte-Marie, et dans cette chapelle une crypte ogivale, qu'on appelle Notre-Dame des Voûtes. Jeanne se plaît à y venir prier tous les jours, dans l'ombre religieuse de l'édifice sacré. Chaque matin elle y entend la messe, et son attitude pieuse attire l'attention d'un enfant de chœur qui deviendra prêtre, Jean le Fumeur. Il déposera dans son procès de réhabilitation qu'il l'a vue « à genoux devant la Bienheureuse Vierge, quelquefois prosternée le visage contre terre, d'autres fois le visage élevé vers le ciel. » Son hôtesse, Catherine Le Royer, l'accompagnait parfois, elle l'a vue se confesser à Jean Fournier, curé de Vaucouleurs. Elle se confessa aussi trois fois à un autre prêtre, Jean Colin, qui déclarera que c'était « une fille vertueuse, ayant tous les signes d'une chrétienne vraie, catholique parfaite... Elle aimait à se trouver à l'église, » ajoutera-t-il. Elle n'était bien que là, car elle pouvait y prier et y pleurer à l'aise, y décharger le poids de ses angoisses. Puis elle rentrait chez sa bonne hôtesse qu'elle aidait dans son ménage : « Nous filions ensemble, dira celle-ci, elle se plaisait à filer et filait bien. »

Combien toutefois le temps lui pesait pendant ces semaines pénibles où elle voulait partir, et n'en obtenait pas les moyens ! La ville avait remarqué cette jeune fille modeste et pure qui contenait avec peine

son ardeur, elle s'intéressait à elle, car elle n'ignorait pas son but patriotique, et tous ceux qu'elle approchait étaient conquis par sa bonne grâce et par sa foi dans sa mission. Enfin elle n'y tint plus, et, puisque Baudricourt demeurait hésitant et gardait son inertie hostile, elle se décida à se rendre en France, seule, sans guide.

Son oncle l'approuva ; un bourgeois de la ville, Jacques Alain, et plusieurs autres personnes s'offrirent à se joindre à Durand Laxart qui ne l'abandonnait pas. Elle revêtit les habits d'homme que son oncle lui avait apportés, et ils partirent jusqu'à Sept-Fonts, à une lieue de là. Elle s'arrêta dans une chapelle dédiée à S. Nicolas. Là, ses Saintes lui dirent qu'elle ne pouvait se présenter ainsi à la cour du Dauphin et qu'elle devait partir avec l'aveu de Baudricourt. Elle revint aussitôt à Vaucouleurs, triste, mais non découragée : « Notre patrie ne sera sauvée que par moi, dit-elle à Catherine. Vous rappelez-vous la prophétie : La France a été perdue par une femme, elle sera sauvée par une vierge venant des Marches de Lorraine ? » Elle savait que cette vierge, c'était elle.

VIII

A TOUL ET A NANCY

I

Comme les journées lui paraissaient longues !

Elles étaient longues aussi pour tous les habitants de Vaucouleurs fidèles à la cause royale. Chaque jour de nouvelles sympathies venaient à la jeune patriote. Bertrand de Poulangy, qui l'avait vue au château, se souvenait qu'elle avait dit à Baudricourt que le Dauphin serait secouru vers la mi-carême. Il croyait en elle et il lui était entièrement dévoué. Il venait la visiter chez Le Royer et l'encourageait.

Il y avait aussi au service de Baudricourt un homme loyal et très patriote, Jean de Novilonpont, ou Jean de Metz. Il observait Jeanne, il s'entretenait avec elle, et il avait été conquis à son tour. Il croyait qu'elle serait la libératrice du royaume, et lui non plus ne pouvait supporter d'attendre. Il vint un jour à la maison Le Royer. Jeanne travaillait, vêtue de la robe rouge qu'elle avait apportée de Domremy :

— Ma mie, lui dit-il vivement, que faites-vous ici ? Faut-il donc que le roi soit chassé de son royaume et que nous soyons Anglais ?

— Hélas ! fit-elle, je suis venue ici, dans cette chambre (ville) du roi, pour demander à Robert de Baudricourt de me conduire ou de me faire conduire au Dauphin, mais il ne fait aucun cas de moi ni de mes paroles. Cependant il faut qu'avant la mi-carême je sois en chemin vers le roi, dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux. Il n'est personne au monde, ni roi, ni duc, ni fille du roi d'Ecosse [1], qui puissent recouvrer le royaume. Il n'y a pour le royaume de secours qu'en moi. Cependant j'aimerais mieux filer à côté de ma pauvre mère. Combattre n'est pas mon métier. Mais il faut que j'aille et que je le fasse, car ainsi le veut mon Seigneur.

— Et quel est votre Seigneur ?

— C'est Dieu.

Le vaillant chevalier, enthousiasmé par ces paroles, lui prit la main et lui dit :

— Avec l'aide du ciel, je vous promets de vous mener devant le roi... Quand voulez-vous partir ?

— Maintenant plutôt que demain, et demain plutôt qu'après-demain.

Il lui représenta qu'il lui faudrait prendre des habits d'homme pour vivre parmi des guerriers :

— Je le sais, lui dit-elle, et je les prendrai volontiers.

Jean de Metz lui remit des habits et des chaussures de ses serviteurs. Les habitants de Vaucouleurs lui firent confectionner des vêtements masculins et des bottes, Durand Laxart et Jacques Alain lui achetèrent un cheval pour seize francs que Baudricourt leur remboursa plus tard. Le peuple, plus éclairé et plus simple que le capitaine de Vaucouleurs, avait foi en elle. Il ne voulait pas des Anglais, et, devant l'inertie des pouvoirs publics, il envoyait sa fille pour délivrer la France, alors qu'aucun de ses chefs ne gardait plus le moindre espoir.

En ce moment un messager venu de Nancy arrivait chez Robert de Baudricourt et lui demandait de la part du duc de Lorraine Charles II de lui envoyer la vierge de Domremy qu'il voulait voir. Le messager apportait aussi un sauf-conduit pour elle. Comment le duc de Lorraine la connaissait-il ? Et comment lui, qui était l'ennemi déclaré de la France, désirait-il voir l'héroïne française ? Il plane toujours des obscurités sur cette démarche. Charles II avait donné sa fille Isabelle en mariage à René d'Anjou, le beau-frère du Dauphin. René d'Anjou, tout faible qu'il fût, était au fond, par intérêt ou peut-être par conviction, dévoué à la cause française et lié avec Baudricourt. La renommée de la Pucelle était allée jusqu'à Nancy, et Charles II, qui était malade, s'imaginant qu'elle faisait des miracles, l'avait mandée auprès de lui pour le guérir.

Jeanne se rendit donc en Lorraine au commencement de février avec son oncle Durand Laxart, Jacques Alain et Jean de Metz. C'était d'ailleurs le moment où elle devait comparaître devant l'Officialité de Toul. Elle revêtit ses habits d'homme et ils partirent à cheval. A Toul, elle reprit ses vêtements de paysanne et fut introduite devant l'Official, messire Frédéric de Maldenaire, assisté de deux chanoines. Nous avons dit qu'elle savait parler, *multum bene loquebatur*, a dit un témoin, le chevalier d'Ourches. Sa modestie, sa sincérité, le rayonnement virginal de sa personne, frappèrent les juges. Ils écoutèrent avec faveur cette jeune fille qui leur disait qu'elle n'avait jamais pu promettre le mariage, puisque, dès l'âge de treize ans, elle avait fait vœu de virginité. Il y avait dans sa parole une telle limpidité, un tel accent d'innocence et de franchise, qu'ils furent convaincus et déclarèrent que la plainte portée contre elle ne pouvait avoir d'effet.

Ses compagnons, ravis de la facilité victorieuse de sa défense et témoins de l'irréprochabilité de sa vie,

[1] L'Ecosse était notre alliée naturelle. En ce moment on venait de conclure les fiançailles de Louis XI enfant et de Marguerite, fille du roi d'Ecosse.